

gleterre, ni Napoléon, ni Madison ne soupçonnaient.

* * Je crois bien avoir fait le tour de la banlieue de Paris, en serrant de près les murailles de la grande ville. Si nous nous élevons un peu au nord de cette zone, nous entrons dans le Vexin-Français, petit territoire, autrefois reconnu comme une province, et qui avait ses lois propres. C'est du Vexin-Français, et non du Vexin-Normand, que nous avons reçu nos premières lois. Je pourrais dire, avec Molière : "Aristote, la-dessus, proclame de fort belles choses !" mais trop de science devient encombrant. Le Canada a d'abord été régi par la coutume du Vexin et, après 1665, par la coutume de Paris, dans laquelle Colbert avait fait enlever la coutume du Vexin. Ainsi, vous voyez !

* * Je traverse Paris en long et en large, sa banlieue, ses environs, me retrouvant toujours au Canada, mais je constate que le sucre d'érable n'y est pas connu.

Cependant, écoutez ! le portier du ministère de la Justice, à Paris, est un Montréalais, et il sucre son café avec le produit de notre arbre national. Ses confrères apprécient l'arôme toute particulière de notre sucre—son goût exceptionnel—et ils s'imaginent que c'est là un secret *inobtenable* ; pourtant nous offrons ce secret à tout le monde.

Un restaurateur à qui je parle du sucre d'érable, finit par comprendre qu'il s'agit d'une contrée lointaine, et il s'écrie :

—Je vous prenais pour un Français !

—Français je suis, mais Canadien.

—... Du pays des cannes, alors ? Cannes à sucre.

Je me mis à parler anglais incontinent, et je l'envoyai se faire sucre.

* * Faisons de nouveau le grand tour de la banlieue et, sans nous attarder nulle part, relevons les noms des localités : Gentilly, Grosbois, Lachesnaye, l'Ange-Gardien, Châteaufort, Argenteuil, Beaumont, Montesson, Beaugard, le lac Supérieur du bois de Boulogne. Tout cela frise le Canadien.

* * Allant de Chaville à Meudon, je rencontrai l'un de mes amis de Montréal qui portait le ruban rouge à la boutonnière. Ceci me surpassait ; je voulus savoir la source de cette faveur gouvernementale. Tout naïvement, mon ami déclara que, sur les boulevards, il avait vu nombre de boutonnières rouges, et puisque c'était la mode il tenait à s'y conformer. J'en profitai pour instruire mon Canadien des us et coutumes, lois et amendes du bon pays de France touchant le port des décorations.

C'est probablement le même qui passe pour avoir demandé des *straps* de rasoir à un boutiquier de la rue Quincampoix, ou encore qui disait à un pur Parisien :

—Me prenez-vous pour un habitant !

—Non, répondit le Parisien, on voit bien que vous êtes un étranger.

* * Hébert et moi nous rentrons dans la ville par la porte d'Italie, absolument comme Napoléon, le 20 mars 1815, au retour de l'île d'Elbe, et nous nous rendons à l'atelier de notre sculpteur. C'est un vaste bâtiment situé sur la pente qui domine Grenelle et le champ de Mars. Je mets mes notes en ordre, tout en examinant le dessin du monument de sir John A. Macdonald, que vient de terminer Hébert. Le moule en est fait d'une double pensée, dont il me faut garder le secret. C'est dressé pour tout un peuple. Hébert n'en fait jamais d'autre !

* * Entre-nous, il faut être honnête, si toutefois on ne l'est pas avec tout le monde, eh bien, je n'ai jamais mis le pied en France depuis l'année 1641, soit deux siècles avant ma naissance, mais je me promène souvent dans la banlieue de Paris.

BENJAMIN SULTE.

FANTAISIE ELEGIAQUE

A LA FAMILLE DE MON EXCELLENT AMI, M. A. ROCHON,
EX M. P. P., DE HULL

Hélas ? ils s'en vont quand même ceux qu'on aime, cet amour fût-il de l'adoration !

Qu'ils aient vingt ans ou qu'ils en aient cinquante ; qu'ils soient vigoureux et paraissent de taille à défier les années ou qu'ils soient chétifs et frêles ; qu'ils aient devant eux toutes les promesses d'un futur brillant et facile ; qu'ils aient dans leur bourse tous les meilleurs billets promissaires réalisables au comptoir du bonheur ; qu'on leur ait préparé, de longue main, toutes les joies et toutes les félicités ; qu'on ait fondé sur eux nos rêves les plus beaux, nos projets les plus chers ; qu'ils soient toute notre espérance et toute notre affection ; qu'on les ait entourés de mille soins et de mille attentions ; qu'on les ait couvés de notre jalouse tendresse et caressés de notre attachement sans borne, rien n'y fait !

Ils s'en vont quand même, hélas ! ceux qu'on aime, cet amour fût-il de l'adoration !

* *

Pouquoi la mort, parmi les épis, cueille-t-elle souvent les plus beaux, les plus frais, les plus chéris, pour parer sa gerbe lugubre ? Nul de nous ne le saurait dire.

La mort est aveugle, répète-t-on, et sa faux va ici, là, dans le tas des humains, au gré du caprice du hasard, faisant sa moisson de deuils dont tous les rangs et tous les foyers doivent payer leur tribut. Enfant ou vieillard, fille ou mère, pauvre ou rentier, artisan ou couronné sont égaux devant cette éternelle créancière. Elle n'a pas de privilégiés, nous le savons. Mais lorsqu'on la voit frapper de préférence ceux qui à notre sens avaient tous les titres à sa clémence ; ceux dont la jeunesse en fleurs faisait augurer un avenir riche en fruits précieux ; ceux que la maladie n'a ni tarés ni affaiblis ; ceux dont les hauts talents promettaient à l'Eglise et au pays de nombreux services et de grands dévouements ; ceux dont les sentiments d'honnêteté et de loyauté, infusés en leur cœur par des mains pieuses et attentives, paraissaient les élire de droit à un des premiers rôles, plus tard, il nous semble alors que cette mort que l'on dit aveugle ait un instant soulevé son bandeau afin de mieux faire son choix et que, pour cette fois, dans ce vaste champ de blé qu'elle doit tout abattre—le genre humain—elle se voit émancipée de la tutelle du hasard.

Car si la mort a les yeux fermés à la lumière pourquoi, parmi les épis, cueillerait-elle ainsi les plus frais, les plus chéris, pour en parer sa gerbe lugubre !

* *

Si la terre n'a jamais trop de saints, le ciel n'a jamais trop d'anges !

M. Alfred Rochon, fils de M. A. Rochon, ex-M.P.P., de Hull, est mort, victime d'un pénible accident. Le 13 juin dernier, au soir, étant à se baigner avec les condisciples de sa classe, il est disparu tout-à-coup et ne put être secouru à temps. Son cadavre ne fut retrouvé que le lendemain après-midi.

Il était âgé de dix-neuf ans.

Depuis plusieurs années, il suivait ses cours à l'Université d'Ottawa. Il achevait, dans quelques semaines, son année de belles-lettres.

Elève brillant et estimé de tous, ayant toutes les qualités qui font le travailleur et le chrétien, sa mort laisse d'universels regrets.

Il aimait sa famille, son pays et son Dieu. Bon fils, bon Canadien, bon croyant, voilà les traits distinctifs du jeune homme qui était l'espoir des siens et l'orgueil et le modèle de sa classe. Sa soumission, sa politesse, son énergie, son humeur toujours égale, son affabilité lui avaient attaché ses confrères et ses professeurs.

Il n'est plus, mais dans l'adieu au cercueil il faut songer à l'au-revoir au ciel. Car c'est là qu'ils vont ceux qu'on adore, ceux qui partent et qu'on pleure, ceux qu'on pleure et qui nous seront

rendus quand notre chaîne, à notre tour, sera brisée.

C'est là qu'ils vont, ces âmes pures, ces grands cœurs, ces types de vertus, car si la terre n'a jamais trop de saints, le ciel, lui, n'a jamais trop d'anges !

* *

C'est ceux qui restent qu'il faut plaindre...
Ceux qui s'en vont sont les heureux.

Etrange loi peut-être et cruelle sans doute que celle qui veut que la porte du ciel soit un trou sombre creusé par l'outil du bêcheur, dans un coin du cimetière. Et bizarre vérité que le fait de se faner, de mourir, de se défigurer, de devenir une pourriture soit fleurir pour là-haut. Et plus bizarre encore celle-là, que le commencement d'une éternité bienheureuse coûte autant de larmes à ceux qui nous chérissent.

Mais pourquoi toutes ces investigations ? Nous qui nous agitons à peine quelquefois vingt-quatre heures, à quel titre voudrions-nous scruter les secrets de l'infini ? Nous qui rampons, aurions-nous la morgue sacrilège de demander à Dieu compte de ce qu'il décrète.

Taisons nos murmures et étouffons nos révoltes intimes ! Soyons soumis, et nous qui croyons à la vie future redisons ces vers consolants :

Nous ne sommes qu'un peu d'argile
Qu'un jour Dieu de ses mains pétrit !
Mais si notre être est si fragile
Qu'un rien le brise ou le meurtrit,

Quand des bien-aimés vont s'éteindre
Pourquoi gémir, douter des cieux ?
C'est ceux qui restent qu'il faut plaindre ;
Ceux qui s'en vont sont les heureux.

.....
Tout ici-bas finit par une tombe
Cessons nos pleurs, nos sanglots, nos discours.
La fosse est noire et les marbres sont sourds !
Mais écoutez, quand notre âme succombe,
L'ange qui dit, près du gouffre où tout tombe :
"Ce n'est pas pour toujours
Ce n'est pas pour toujours."

Non, ce n'est pas pour toujours, nous en sommes convaincus.

Mais, quand même, fossoyeur, fais ton œuvre Motte à motte, emplis bien vite ce trou noir où loge un cercueil, où dorment tant d'espoirs morts, tant d'ambitions déçues. Ces pelletées de terre qui chutent avec un bruit rauque sur cette tombe d'un fils aimé, d'un ami cher à tous, sont autant de sacs de plomb qui heurtent le cœur brisé d'un père désolé et de nombreux amis rassemblés autour de la fosse pour le dernier adieu.

Allons, fossoyeur, vite et hâte-toi. Sinon nos larmes vont le combler, ce guffre béant et cruel. Nous y mettrons tous les regrets dont nos cœurs sont pleins et ta fosse débordera. Allons, fossoyeur, hâte-toi, cache nous cette bière. Nous n'oublierons pas de pleurer encore et toujours l'absent. Son souvenir vivra parmi nous, sans fin, et encrepera toutes nos joies, assombrira tous nos soleils. Nous avons le plus mauvais lot. Oh ! oui, cent fois, oui !

C'est ceux qui restent qu'il faut plaindre,
Ceux qui s'en vont sont les heureux.

D. R. Cheverie

Les mêmes raisons qui ont induit le MONDE ILLUSTRE à donner, dans un précédent numéro, le rapport annuel de la Banque Jacques-Cartier, le portent à en faire autant, cette semaine, pour celui de la Banque Ville-Marie.

En effet, comme son beau nom l'indique, cette dernière est aussi une institution canadienne française, en majeure partie, et elle a en outre le mérite d'avoir vu conduire avec grand succès, par ses intelligents directeurs, des opérations assez étendues. Il est à espérer que ses progrès iront s'accroissant, faisant écho au bien-être de plus en plus réel de notre population.—J. ST.-E.